Document généré le 24 avr. 2024 06:53

Vie des Arts

Vie des arts

Piranèse. Lettre ouverte

Volume 46, numéro 185, hiver 2001–2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52937ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(2001). Piranèse. Lettre ouverte. *Vie des Arts*, *46*(185), 46–47.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PIRANÈSE

Lettre ouverte

Le Pont-levis
Eau-forte
Tirée des Carceri d'invenzione, ca. 1749-1750
Giovanni Battista Piranesi

Pour ce qui est de la nourriture, je te rassure à l'instant : on mange très bien chez Monsieur Piranèse. On n'y fait pas bombance mais le brouet du soir n'est pas trop clair : il y baigne de beaux morceaux de viande. Le matin, une large tranche de pain accompagne le bouillon bien gras qui permet d'affronter les travaux de la journée. Peut-être reprocherais-je au maître-queue de ne pas assez varier les repas. Il me rappellerait sans doute promptement que je ne suis pas dans une hostellerie mais dans des *carceri*. Je préfère lui épargner une telle charge.

Mais le plus pénible, cher ami, c'est le bruit. Le signor Piranèse ignore l'isolation acoustique. Ses architectures sont plus complexes que celles des plus admirables cathédrales mais comme elles, elles amplifient et répercutent sans trêve et sans fin le moindre son.

Tout le long du jour, on taille la pierre à coups de masse ; on sculpte la pierre à coups de maillet ; les stylets entaillent le marbre, les burins creusent les blocs de calcaire : ils dérapent souvent et leurs pointes crissent dans des stridences à vous perforer le tympan. Et que dire du charivari des chaînes que l'on tire, que l'on enroule, que l'on déroule et qui s'affaissent dans un fracas de gongs et de cymbales sans avertissement de jour comme de nuit ? Que dire de ce fracas que l'on perçoit plus encore la nuit parce que la forge s'est tue ? On entend distinctement les cliquetis des chaines sur la gorge des engrenages : elles actionnent les roues dentelées qui font monter et descendre les cent passerelles et les cinq ou six ponts qui mènent d'une salle à l'autre, d'une aile à l'autre ; comment trouver le sommeil quand s'extirpent de leurs cylindres secrets les escaliers qui pivotent lentement dans les grincements que provoquent les blocs de bois, mortaises et tenons, qui s'emboîtent et s'ajustent mais qui parfois – l'avouerais-je ? – ressemblent à des gémissements d'animaux et peut-être d'hommes que l'on tourmente ? Car l'on torture des hommes dans ces tours ; on les supplicie même, je le jurerais. Certains prétendent que c'est un jeu, une sorte de théâtre de la cruauté. Je veux bien les croire : mais où disparaissent donc les détenus que je ne croise plus dans les galeries de mes quartiers ? Chaque jour arrivent de nouveaux prisonniers. Les cellules devraient déborder ; or je ne vois rien de tel.

Les vieux apparemment sont épargnés. J'ai trente ans et je lis dans les yeux de ceux qui me regardent parfois, je lis dans leurs yeux que je ne suis pas encore un vieillard. On vieillit vite chez Monsieur Piranèse. Aurai-je le temps de vieillir, moi ? Je me le demande. Ce sont les vieux qui sont préposés à l'entretien. Ils sont plus soigneux que les jeunes. Ils ont l'expérience de la propreté, les vieux. Ils balayent consciencieusement toute la journée. Ils s'arrêtent pour souffler un peu en s'appuyant sur le manche de leur balai mais reprennent aussitôt leur travail dès qu'apparaît un geôlier qui pourrait leur reprocher leur paresse ou pire, leur fatigue. Elles sont propres les prisons de Monsieur Piranèse. Mais pas si propres en vérité. J'ai remarqué que les vieux se servent des crins de la tête du balai pour soulever et agiter sans cesse de la poussière. Ainsi ont-ils toujours quelque chose à nettoyer, ainsi sont-ils sans cesse occupés. Voilà pourquoi il fait toujours gris chez Monsieur Piranèse ; les trouées de lumière ne distillent guère qu'un brouillard ; voilà pourquoi tout le monde tousse dans les prisons de Monsieur Piranèse. On y meurt du mal de poitrine : fluxions, attaques... Lentement.

Il est impossible de savoir s'il fait nuit ou s'il fait jour, d'ailleurs les lustres, les lanternes et les candélabres ne restent jamais éteints : des jeunes gens s'emploient à les alimenter en y plantant des centaines de chandelles de suif. D'où proviennent de telles quantités de graisses ? Voilà une question qu'il convient de ne pas poser. Je ne la pose donc pas. Je me contente d'observer les jeunes gens qui, tels des acrobates, grimpent sur de longues et précaires échelles pour poser et allumer les chandelles. Quelques-uns tombent parfois. Vertigineuses chutes des anges. Rien n'est prévu pour ces malheureux.

Tu me demandes comment je sais si les heures qui s'écoulent sont celles du jour ou de la nuit. C'est simple : je reconnais le jour aux activités que l'on y déploie et, précisément, au rythme des repas. C'est le jour aussi qu'arrivent les nouveaux prisonniers.

On m'a affecté au registre des approvisionnements. Je tiens une comptabilité rigoureuse de tout ce qui entre dans les prisons de Monsieur Piranèse. Mais pour ce qui en sort... J'en sais trop maintenant. On m'a coupé la langue. Demain, on me crèvera les yeux ou l'on m'arrachera les mains et tous les membres et la vie. Il semble que les tortures relèvent le goût des viandes...

Tu penses peut-être que j'invente tout cela. Tu penses que je te raconte un mauvais songe. Je te laisse libre de penser ce qui te plaira. Mais avant, laisse-moi te dire encore un mot. Il faut que tu te rendes compte que je suis enfermé dans une gravure d'un certain Giovanni Battista Piranesi. Le maître – car c'est un maître – retouche souvent ses dessins ; il ajoute un personnage, il en supprime quelques-uns à son gré, selon sa verve de créateur. Ainsi ne suis-je qu'une de ses créatures. Peu de chose, en somme. Il paraît que c'est un grand artiste... □

Ce message est anonyme. On en ignore le destinataire. On l'a retrouvé griffonné sur une feuille glissée dans un exemplaire d'une édition des Carceri d'invenzione *de Giovanni Battista Piranesi.*